

Philip Roth

Indignation



Extrait de la publication

folio

COLLECTION FOLIO

Philip Roth

Indignation

*Traduit de l'américain
par Marie-Claire Pasquier*

Gallimard

Titre original :
INDIGNATION

© 2008, *Philip Roth*
Tous droits réservés
© *Éditions Gallimard, 2010, pour la traduction française.*

Philip Roth est né à Newark, aux États-Unis, en 1933. Il vit dans le Connecticut.

Son premier roman, *Goodbye, Columbus* (Folio n° 1185), lui vaut le National Book Award en 1960, prix qui lui est de nouveau décerné en 1995 pour *Le Théâtre de Sabbath* (Folio n° 3072). Il a reçu à deux reprises le National Book Critics Circle Award, en 1987 pour *La contrevie* (Folio n° 4382) et en 1992 pour *Patrimoine* (Folio n° 2653). Le PEN Faulkner Award a récompensé les romans *Opération Shylock* (Folio n° 2937) et *La tache* (Folio n° 4000), également distingué par le prix Médicis étranger en 2002. Entre autres récompenses, *Le complot contre l'Amérique* (Folio n° 4637) a été consacré Meilleur livre de l'année par le *New York Times Book Review*. Le PEN Nabokov Award 2006 et le PEN Saul Bellow Award 2007 ont récompensé Philip Roth pour l'ensemble de son œuvre. En 2011, il reçoit la médaille National Humanities à la Maison-Blanche, puis le Man Booker International Prize.

Pour K. W.

Olaf (sur des genoux qui n'en sont plus)
répète sans jamais se lasser
« il est des merdes qu'on ne me fera pas bouffer ».

E. E. CUMMINGS
« Je chante Olaf le gai le grand »

Sous morphine

Deux mois et demi environ après que les divisions bien entraînées de la Corée du Nord, armées par les Soviétiques et les communistes chinois, eurent traversé le 38^e parallèle et pénétré en Corée du Sud le 25 juin 1950, et qu'eut débuté le calvaire de la guerre de Corée, je devins étudiant à Robert Treat, un petit collège universitaire du centre de Newark, qui portait le nom du fondateur de la ville au XVII^e siècle. J'étais le premier membre de notre famille à faire des études supérieures. Aucun de mes cousins n'avait été au-delà du lycée, et ni mon père ni ses trois frères n'avaient terminé l'école primaire. « Je travaille pour gagner de l'argent », m'avait dit mon père, « depuis l'âge de dix ans. » C'était un boucher de quartier pour qui j'avais fait les livraisons à bicyclette durant toute ma scolarité, sauf pendant la saison de base-ball et les après-midi où je devais participer aux concours interscolaires en tant que membre de l'équipe des débatteurs. Disons qu'à partir du jour où j'ai quitté la boucherie — j'y avais tra-

vaillé pour lui soixante heures par semaine, entre la fin de mes études secondaires, en janvier, et la rentrée universitaire en septembre —, oui, disons qu'à partir du jour où j'ai commencé à suivre mes cours à Robert Treat, mon père a vécu dans la crainte de me voir mourir. Peut-être sa peur avait-elle un rapport avec la guerre dans laquelle les forces armées des États-Unis, sous les auspices des Nations unies, s'étaient immédiatement engagées pour soutenir l'effort de l'armée sud-coréenne mal entraînée et sous-équipée ; ou peut-être avait-elle un rapport avec les lourdes pertes que subissaient nos troupes face à la force de frappe des communistes, et avec sa crainte, si le conflit devait durer aussi longtemps que la Seconde Guerre mondiale, de me voir enrôlé dans l'armée pour combattre et mourir sur le champ de bataille de Corée, comme mes cousins Abe et Dave étaient morts pendant la Seconde Guerre mondiale. Ou peut-être sa peur était-elle liée à ses soucis financiers : l'année précédente s'était ouvert le premier supermarché du quartier, à quelques rues seulement de la boucherie kasher de ma famille, et les affaires avaient commencé à péricliter, en partie parce que le rayon viande et volaille du supermarché vendait meilleur marché que mon père, et en partie du fait que, depuis la fin de la guerre, il y avait dans le quartier de moins en moins de familles soucieuses de perpétuer les rites kasher et d'acheter de la viande et des poulets kasher dans une boucherie agréée par le

rabbin, et dont le propriétaire appartenait à la Fédération des bouchers kasher du New Jersey. Ou peut-être la peur qu'il avait pour moi trouvait-elle sa source dans celle qui le concernait, lui, car, à l'âge de cinquante ans, après avoir joui toute sa vie d'une santé robuste, ce petit homme vigoureux avait commencé à souffrir de cette mauvaise toux persistante qui, pour inquiétante qu'elle parût à ma mère, ne l'empêchait pas de garder toute la journée une cigarette allumée au coin de la bouche. Quelle qu'ait été la cause, ou le mélange de causes, qui déclencha chez lui un changement brutal dans son attitude jusque-là empreinte d'une paternelle bienveillance, il manifesta sa peur en me harcelant nuit et jour pour savoir où j'avais été. Où étais-tu ? Pourquoi n'étais-tu pas à la maison ? Comment puis-je savoir où tu es quand tu sors ? Tu es un garçon qui a devant lui un avenir magnifique ; comment puis-je savoir que tu ne vas pas dans des endroits où tu peux te faire tuer ?

Ces questions étaient absurdes, étant donné que je m'étais montré, pendant toute ma scolarité, un élève prudent, responsable, diligent, travailleur, qui avait toujours d'excellentes notes, qui ne sortait qu'avec des filles comme il faut, qui prenait très au sérieux sa participation à des débats contradictoires, qui jouait champ intérieur dans la meilleure équipe de base-ball et qui acceptait de bon cœur les normes de conduite imposées aux adolescents de notre quartier et de

mon école. Ces questions avaient aussi de quoi me mettre en colère : c'était comme si le père dont j'avais été si proche pendant toutes ces années, grandissant pratiquement à ses côtés dans la boutique, ne savait plus du tout qui était ou ce qu'était son fils. À la boucherie, les clients faisaient un plaisir fou à mes parents en leur disant comme ils étaient heureux de voir l'enfant à qui ils apportaient jadis des petits gâteaux — à l'époque où son père le laissait jouer avec le gras et le découper comme « un vrai boucher », même si c'était avec un couteau à lame non tranchante —, oui, de voir cet enfant se transformer sous leurs yeux en un grand garçon bien élevé, qui s'exprimait bien, mettait le bœuf qu'ils avaient acheté dans le hachoir à viande pour préparer leurs steaks hachés, qui balayait la sciure de bois par terre et arrachait consciencieusement les dernières plumes du cou des poulets morts suspendus à des crochets au mur quand son père lui lançait : « Plume-moi deux poulets, Markie, s'il te plaît, pour Mme Une Telle. » Pendant les sept mois qui précédèrent la rentrée universitaire, il fit plus que me donner de la viande à hacher et quelques poulets à plumer. Il m'apprit comment m'y prendre avec un carré d'agneau pour y découper des côtelettes, comment passer la lame le long de chaque côte et, une fois arrivé au bout, comment manier le couperet pour trancher le reste. Et il m'apprit toujours à le faire de la façon la plus simple possible. « Ne te blesse pas la main avec le couperet,

et tout ira bien », me disait-il. Il m'apprit à me montrer patient avec nos clientes les plus exigeantes, en particulier celles qui tenaient à examiner la viande sous tous les angles avant de l'acheter, pour qui il fallait que je tienne le poulet de façon à ce qu'elles puissent littéralement le lorgner par le trou du cul afin de vérifier qu'il était propre. « Tu ne croirais pas ce que certaines de ces bonnes femmes vous font subir avant d'acheter leur poulet », me disait-il. Et puis il les imitait : « Retournez-le. Non, dans l'autre sens. Que je puisse le voir par en dessous. » Ma tâche ne consistait pas seulement à plumer les poulets, mais à les vider. On leur ouvre un peu le cul avec un couteau, on plonge la main, on attrape les viscères et on les extirpe. Je détestais faire ça. Écoeurant, dégoûtant, mais il fallait que ce soit fait. C'est cela que j'avais appris de mon père, et que j'avais aimé apprendre de lui : que ce qui doit être fait, on le fait.

Notre boucherie donnait sur Lyons Avenue à Newark, à un pâté de maisons de l'hôpital Beth Israel, et dans la vitrine il y avait un endroit où on pouvait mettre de la glace, une grande plaque légèrement inclinée vers l'avant. Un camion de glace venait nous livrer de la glace pilée, on la mettait là, et on y plaçait notre viande pour que les gens puissent la voir en passant. Pendant les sept mois où j'ai travaillé à plein temps à la boucherie avant la rentrée universitaire, j'ai décoré la vitrine pour mon père. « C'est Marcus

l'artiste », disait-il quand les gens faisaient des compliments sur la devanture. J'y mettais tout ce qu'on avait. J'y mettais des steaks, j'y mettais des poulets, j'y mettais des souris d'agneau — tout ce que nous avons en magasin, je l'installais harmonieusement et je le disposais dans la vitrine de façon « artistique ». Je décorais le tout avec de la fougère, que je trouvais chez le fleuriste en face de l'hôpital. Et je ne me contentais pas de découper, trancher, vendre la viande et de décorer la vitrine ; pendant ces sept mois où j'ai remplacé ma mère comme factotum de mon père, j'accompagnais celui-ci, tôt le matin, au marché de gros, et j'apprenais aussi à acheter. Il y allait une fois par semaine à cinq heures, cinq heures et demie du matin, parce que si l'on allait soi-même au marché choisir sa viande et qu'on la rapportait à la boucherie pour la mettre soi-même dans la chambre froide, on économisait le supplément qu'il fallait payer pour se faire livrer. On achetait tout un quartier de bœuf, puis on achetait un quartier avant d'agneau pour les côtelettes, on achetait un veau, puis des foies de bœuf, puis des poulets et des foies de poulet, et comme on avait deux ou trois clientes que cela intéressait, on achetait de la cervelle. La boucherie ouvrait à sept heures du matin, et on travaillait jusqu'à sept ou huit heures du soir. J'avais dix-sept ans, j'étais jeune, plein d'allant et d'ardeur, et sur le coup de cinq heures, j'étais lessivé. Mon père, lui, tenait bon, il balançait des quartiers de cent livres sur son

épaule et il allait les pendre à un croc dans la chambre froide. Et il était là à débiter, découper avec les couteaux, trancher avec le couperet, prendre encore des commandes à sept heures du soir alors que j'étais prêt à m'écrouler. Mais c'était à moi de nettoyer les billots avant de fermer boutique et de rentrer à la maison, de jeter de la sciure de bois dessus, puis de les récupérer avec la brosse métallique, et donc, dans un dernier sursaut d'énergie, je frottais pour éliminer toute trace de sang afin que la boucherie reste kasher.

Je me rappelle ces sept mois comme une période merveilleuse — sauf la partie qui consistait à vider les poulets. Et même cela était merveilleux d'une certaine façon, car c'était quelque chose qu'on faisait, et qu'on faisait bien, alors qu'on n'avait pas envie de le faire. Il y avait donc une leçon à en tirer. Et j'aimais les leçons — allons-y. Et puis j'aimais mon père, et il m'aimait, plus qu'on ne s'était jamais aimés. À la boucherie, je préparais notre déjeuner, le sien et le mien. Non seulement nous mangions notre déjeuner sur place, mais nous le faisons cuire sur place, sur un petit gril dans l'arrière-boutique, juste à côté de l'endroit où l'on découpait et où l'on parait la viande. Je nous faisais griller des foies de poulet, je nous faisais griller un morceau de bavette, et on n'aurait pas pu être plus heureux, tous les deux. Et pourtant, c'est peu de temps après qu'a commencé entre nous le combat mortel : Où étais-tu ? Pourquoi n'étais-tu pas à

la maison ? Comment puis-je savoir où tu es quand tu sors ? Tu es un garçon qui a devant lui un avenir magnifique ; comment puis-je savoir que tu ne vas pas dans des endroits où tu peux te faire tuer ?

Au cours de ce trimestre de rentrée où je me suis retrouvé étudiant de première année à Robert Treat, chaque fois que mon père verrouillait à double tour les portes de la maison par-devant et par-derrière et que ma clef ne me permettait d'ouvrir aucune des deux, que, pour pouvoir rentrer à la maison, il fallait que je tambourine à l'une ou à l'autre si par hasard j'étais en retard de vingt minutes sur l'heure décidée par lui, je me disais qu'il était devenu fou.

Et c'était le cas : fou d'angoisse à l'idée que son fils unique et bien-aimé était aussi mal préparé à affronter les périls de l'existence que n'importe quel jeune garçon au seuil de l'âge adulte, fou d'avoir découvert avec stupeur qu'un petit garçon grandit, en âge et en taille, qu'il se met à éclipser ses parents, et qu'à ce moment-là on ne peut pas le garder pour soi, qu'il faut le livrer au monde.

J'ai quitté Robert Treat au bout d'un an seulement. Je suis parti parce que soudain mon père n'avait même plus confiance dans mon aptitude à traverser la rue tout seul. Je suis parti parce que sa surveillance constante m'était devenue insupportable. La perspective de mon indépendance transformait cet homme par ailleurs d'humeur égale, qui ne se mettait que rarement

en colère contre qui que ce fût, en homme capable de se livrer à un acte de violence si par malheur j'osais décevoir son attente, cependant que moi — dont l'imperturbable esprit logique avait fait l'un des piliers de notre équipe de débatteurs — j'en étais réduit à hurler de rage impuissante devant son ignorance et l'irrationalité de sa conduite. Il fallait que je m'éloigne de lui avant que je ne le tue ; c'est ce que j'avais dit dans ma fureur à ma mère, elle-même affolée et qui se découvrait contre toute attente aussi incapable que moi d'exercer la moindre influence sur lui.

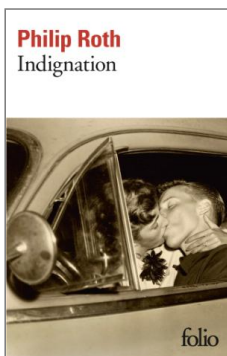
Un soir, je suis rentré en bus du centre-ville vers neuf heures et demie. J'avais été à la grande bibliothèque publique de Newark, étant donné qu'il n'y en avait pas à Robert Treat. J'avais quitté la maison le matin à huit heures et demie, passé la journée à suivre des cours et à étudier, et la première chose que m'a dite ma mère en me voyant a été : « Ton père est parti te chercher. — Pourquoi ? Et où est-ce qu'il me cherche ? — Il est allé dans une salle de billard. — Mais je ne sais même pas jouer au billard. Qu'est-ce qui lui prend ? Enfin quoi, j'étudiais, je travaillais sur une dissertation, je lisais. Qu'est-ce qu'il croit que je fais d'autre, toute la journée ? — Il parlait d'Eddie avec Mr Pearlgreen, et il est sorti de ses gonds en pensant à toi. » Eddie Pearlgreen, le fils de notre plombier, avait terminé ses études secondaires en même temps que moi, et il était allé faire une formation

de professeur d'éducation physique à l'École supérieure de Panzer, à East Orange. Toute notre vie, on avait joué au base-ball ensemble. « Je ne suis pas Eddie Pearlgreen, ai-je dit. Je suis moi. — Mais tu sais ce qu'il a fait ? Sans rien dire à personne, il est allé jusqu'à Scranton, en Pennsylvanie, dans la voiture de son père, pour jouer au billard dans un club spécial qu'ils ont là-bas. — Mais Eddie, c'est un as du billard. Je ne suis pas surpris qu'il soit allé à Scranton. Eddie, il ne peut pas se brosser les dents le matin sans penser au billard. Je ne serais pas surpris qu'il aille jusque dans la Lune pour jouer au billard. Avec des types qui ne le connaissent pas, Eddie prétend qu'il est seulement au même niveau qu'eux, alors ils jouent contre lui, et il les bat à plate couture pour une somme qui peut aller jusqu'à vingt-cinq dollars la partie. — Il finira par voler des voitures, c'est ce qu'a dit Mr Pearlgreen. — Enfin, maman, c'est ridicule. Ce que fait Eddie n'a rien à voir avec moi. Est-ce que moi je vais finir par voler des voitures ? — Bien sûr que non, mon chéri. — Je n'aime pas les jeux auxquels joue Eddie, je n'aime pas les milieux qu'il fréquente. Je n'aime pas traîner dans les mauvais lieux. Ce qui m'intéresse, ce sont les choses qui comptent dans la vie. Ni de près ni de loin je ne m'approcherais d'une salle de billard. Oh, écoute, je ne vais pas continuer à expliquer ce que je suis et ce que je ne suis pas. Je ne vais pas recommencer à m'expliquer une fois de plus. Je ne vais pas faire l'inventaire

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Gallimard

GOODBYE, COLUMBUS (Folio n° 1185)
LAISSER COURIR (Folio n° 1477 et 1478)
PORTNOY ET SON COMPLEXE (Folio n° 470)
QUAND ELLE ÉTAIT GENTILLE (Folio n° 1679)
TRICARD DIXON ET SES COPAINS
LE SEIN (Folio n° 1607)
MA VIE D'HOMME (Folio n° 1355)
DU CÔTÉ DE PORTNOY ET AUTRES ESSAIS
PROFESSEUR DE DÉSIR (Folio n° 1422)
LE GRAND ROMAN AMÉRICAIN
L'ÉCRIVAIN DES OMBRES (repris en Folio n° 1877 sous le titre
L'ÉCRIVAIN FANTÔME qui figure dans ZUCKERMAN
ENCHAÎNÉ avec ZUCKERMAN DÉLIVRÉ, LA LEÇON
D'ANATOMIE et ÉPILOGUE : L'UTOPIE DE PRAGUE)
ZUCKERMAN DÉLIVRÉ
LA LEÇON D'ANATOMIE
LA CONTREVIE. Nouvelle traduction, 2004 (Folio n° 4382)
LES FAITS
PATRIMOINE (Folio n° 2653)
TROMPERIE (Folio n° 2803)
OPÉRATION SHYLOCK (Folio n° 2937)
LE THÉÂTRE DE SABBATH (Folio n° 3072)
PASTORALE AMÉRICAINNE (Folio n° 3533)
L'HABIT NE FAIT PAS LE MOINE, précédé de DÉFENSEUR DE
LA FOI, *textes extraits de* GOODBYE, COLUMBUS (Folio 2 €
n° 3630)
J'AI ÉPOUSÉ UN COMMUNISTE (Folio n° 3948)
LA TACHE (Folio n° 4000)
LA BÊTE QUI MEURT (Folio n° 4336)
PARLONS TRAVAIL (Folio n° 4461)
LE COMLOT CONTRE L'AMÉRIQUE (Folio n° 4637)
UN HOMME (Folio n° 4860)
EXIT LE FANTÔME (Folio n° 5252)
INDIGNATION (Folio n° 5395)
LE RABAISSEMENT



Indignation

Philip Roth

Cette édition électronique du livre

Indignation de Philip Roth

a été réalisée le 02 avril 2012

par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782070446452 - Numéro d'édition : 238982).

Code Sodis : N51655 - ISBN : 9782072464003

Numéro d'édition : 238984.